

Bruno Salazard

Un tourbillon inversé



Bruno Salazard

Un tourbillon inversé

© Bruno Salazard, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5767-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

©Couverture, Anthony Duchêne Les Systèmes de la panse, n°2, « gesse sauvage
» 2019,

Huile sur papier Arches

Tes joues roses reflètent le vert croquant des arbres et apaisent le cynique
regard sur l'humanité. Le chant nocturne des oiseaux me fait dévier le regard
souriant vers les cieux.

CHAPITRE 1

Un soleil de plomb assommait la vallée. Les châtaigniers étaient jaunes cette année. Trop jaunes pour un mois d'août. Les ruisseaux qui apportaient l'eau des montagnes jusqu'à la Drobie ne s'écoulaient plus, laissant de larges plages caillouteuses ponctuées par des trous aqueux verdâtres. La découverte d'une source pérenne avait permis à la mairie de faire installer un réseau d'eau courante dans ce hameau ardéchois, et les autochtones comme les touristes pouvaient ainsi s'hydrater goulument même pendant les périodes de canicule. Cet or bleu était depuis quelques années le sujet principal des discussions au Cercle, le bar du village, quand les hommes se retrouvaient le dimanche matin. Supplanté le sanglier et la destruction des champs de pommes de terre, les élections municipales et ce candidat Front National venu du Gard envahir la vallée. Supplantée la trésorerie déficitaire de la société de chasse et la fraude sur les voix des étrangers propriétaires de maisons. Désormais, c'était l'eau qui animait les flots de paroles, ponctués par les surprenants bruits des anciens, churlupant une marquissette à l'amertume prononcée de citrons trop verts. Ça, c'était la théorie de Tchoun, probablement le plus grand spécialiste de la boisson de toute la Drôme Ardèche. Une vie passée à analyser la finesse du mélange, tôt le matin, tard le soir, décrivant avec emphase les subtilités d'un amalgame de vin blanc, de limonade et d'agrumes. Tchoun, c'était un surnom. Sur la fiche de paye de l'entreprise de transport qui l'employait, on trouvait Éric. Mais pour la vallée de la Drobie, c'était Tchoun, le spécialiste de la marquissette, celui qu'on évite de croiser en voiture la nuit. Entre un sanglier affamé traversant la départementale et Tchoun imbibé de marquissette dans sa Peugeot cabossée, les honnêtes gens préféraient l'animal. Surtout quand le citron était trop vert dans le mélange, provoquant des brûlures au creux de son estomac. L'acidité gastrique le rendait plus brusque dans sa conduite et il maugréait le matin contre cette bactérie au nom imprononçable qui rongait la muqueuse, ou contre le vin blanc utilisé qui provenait probablement de vignes étrangères. Un jour, avec l'Europe qui imposait ses quotas, on ne boirait plus de viognier en Ardèche !

L'eau manquait cet été. Le clapotis des ruisseaux s'était tu. Ce bruit de l'automne se transformant en grondement au printemps, quand la neige fondante des montagnes se répandait en vagues dans la vallée. Les chevreuils et sangliers s'aventuraient jusqu'au pied des maisons en granit gris pour trouver un peu de

nourriture. Chaque année, des châtaigniers s'éteignaient et les feux étaient plus nombreux. Une vie centenaire, des troncs larges et solidement enracinés, cherchant désespérément une goutte d'eau pour produire à l'automne venu ces fruits qui seront transformés en une farine colorée ou une crème sucrée. Une bonne crème de marrons qui égayera le petit-déjeuner de milliers d'enfants. Moins de châtaignes, c'était aussi un coup dur pour l'économie locale. Chaque famille entretenait sa parcelle, parfois éloignée du domicile, parfois à flanc de montagne, au bout d'un chemin escarpé que les générations précédentes avaient balisé par un muret en pierres sèches.

Samuel était assis sur une grande lauze plate, posée sur deux fragments de roche granitique rectangulaires, probable vestige de l'effondrement de la partie nord de la grange. Deux linteaux que des hommes avaient taillés à l'aide d'outils rudimentaires, frappant le burin pour faire éclater les fragments minéraux qui s'envolaient, scintillants. Des bras puissants étaient partis au cœur de la colline chercher ces fragments de roc, les faisant rouler ingénieusement jusqu'au lieu de taille. Les mules tiraient sur une corde usée, la faisant coulisser dans une poulie rudimentaire pour hisser ces colosses de pierre à l'étage des maisons, délimitant la partie supérieure d'une porte ou d'une fenêtre. Le village comportait alors de nombreux foyers, éclairant la nuit étoilée. Mais la baisse du marché de la châtaigne, la fin trop précoce des jeunes hommes dans les tranchées durant la Grande Guerre et l'attirance pour les scintillements des villes avaient rendu aux ronces et acacias bon nombre des habitations des hameaux.

Samuel connaissait toutes les bâtisses de la vallée, en granit gris ou en schiste roux. Les pages de son carnet vert à la reliure de tissu rouge se noircissaient un peu plus à chaque promenade dans les villages reculés. L'encre et le crayon déposaient leur pigment sur le papier crème, alternant géométrie rigoureuse et courbures voluptueuses. Les arches en pierres grises, les clèdes laissant s'échapper une fumée parfumée, les escaliers déroulant leurs marches couvertes de lauzes brillantes. Les croquis de maisons cévenoles transmettaient l'histoire de cette terre où l'homme taillait son avenir dans la pierre. Le noir et le gris reflétaient le labeur, mais aussi la modestie de ces hommes bâtissant la ferme familiale. Bientôt, la dernière page du carnet vert serait grisée, déclenchant la recherche d'un nouveau support, d'un nouveau sujet, d'une nouvelle approche artistique. Dans la bibliothèque du salon étaient alignés les croquis saisis au cours de ses nombreux voyages. Aux couleurs vives des séjours au Bangladesh ou au Cameroun s'opposait la sobriété des traits de fusain de Haïti ou Kaboul,

quand la mort imprègne le quotidien.

Samuel faisait tourner son carnet entre pouce et index, le regard perdu vers les maisons du fond de la vallée. Il était parti tôt ce matin travailler à l'hôpital d'Aubenas, évitant un jeune sanglier dans un virage près de Saint-Melany. L'été, les sous-bois exhibaient une croûte de terre sèche, obligeant les cochons sauvages à côtoyer les habitations. Les sabots noirs grattaient les parcelles de terre humide, les boutoirs débusquaient les pommes de terre et les fruits tombés au pied des pêchers et pommiers.

Depuis quatre ans, Samuel occupait un poste de kinésithérapeute dans un centre d'enfants paralysés cérébraux d'Aubenas. À son arrivée en Ardèche, il avait hésité entre une activité libérale et ce poste de salarié. Les années précédentes, il exerçait dans un cabinet au cœur du vieux Marseille, rue des Bons Enfants, avec une associée. Brigitte était une belle femme élancée, débarquée de Vendée dans le tourbillon bruyant de la vie marseillaise. Une existence d'équilibriste, de celle qui explore les sensations, les émotions, sans réussir à combler un manque permanent de profondeur. Une vie d'échecs où les coups de défense sont inefficaces, conduisant à un probable mat. Et l'abandon. L'abandon d'une vie subie, dépourvue de l'absolu qui pouvait illuminer le couple, le travail, la descendance. Ou peut-être était-ce la lucidité de voir s'éloigner le mirage de l'idéal, de la vie profonde, un rêve grignoté puis rongé.

Brigitte avait déniché dans les enfants précoces dont elle s'occupait un espoir, l'étincelle de la relation humaine authentique. Un jour d'octobre, Samuel avait ramassé un bout de papier blanc déchiré, tombé du volumineux agenda en cuir brun de Brigitte. Il avait lu les mots griffonnés à l'encre bleue : « J'aime la vie, sincèrement. Mais aucun des chemins à disposition ne me tente. J'ai entendu plusieurs fois "l'absolu n'est pas une fin en soi", sans jamais comprendre comment les gens peuvent se contenter de moins ». Il avait rendu le fragment de feuille blanche le soir à Brigitte. Ses yeux étaient devenus humides, son regard se détournant vers le sol. « C'est le dernier mot que m'a écrit Boris, un de mes patients, il y a tout juste un an. Brillant, complexe, la douleur de ses nuits lui pesait. J'essayais d'apaiser par l'hypnose ses incessantes pensées, un cynisme qu'il cachait, un doute permanent camouflé dans une autodérision tellement fine. Il m'avait laissé ce mot un soir après le rendez-vous. Il est parti sur les routes quelques jours plus tard. Son père m'a appelé. Il s'était suicidé dans la forêt ». Il comprit mieux la mélancolie qui depuis quelque temps assombrissait le regard de Brigitte.

Pourtant, à Marseille, Brigitte avait retrouvé l'essence qui active le feu cardiaque débutant. Samuel observait les gestes lents, les paroles apaisantes qui rythmaient les longues séances que Brigitte consacrait à des enfants algiques chroniques, souvent enfants à haut potentiel, hypersensibles aux réactions somatiques démultipliées. « Haut potentiel », comme si c'était un atout disait-elle à Samuel. C'est bien plus fréquemment un handicap, une désillusion permanente, une douleur de l'injustice que les années n'atténuent pas.

Les journées s'étiraient tardivement et parfois ils prolongeaient la soirée autour d'un verre, sur la terrasse d'un nouveau bar. L'installation de nombreux Parisiens dans les cinquième et septième arrondissements avait changé la vie nocturne marseillaise. D'anciens bistrots de quartier devenaient les lieux branchés, point de rencontre des milieux intellectuels, culturels et des trentenaires fraîchement débarqués d'une capitale qui les oppressait. Marseille la rebelle tentait une transformation, la reconquête de quartiers centraux abandonnés que les classes moyennes avaient fuis, préférant la vie sécurisée des zones sud. Mais beaucoup de ces débarqués du TGV Méditerranée repartaient, la plage des Catalans, le Cercle des nageurs et l'apéro au vallon des Auffes ne comblaient pas longtemps les codes du Sud qu'ils ne savaient assimiler, l'absence de travail dans les sciences humaines et la sacrosainte bonne école pour les enfants. Ceux qui, au bout d'un an, n'étaient pas repartis vers capitis, restaient les pieds dans l'eau à siroter un pastis à 17 heures. Et ils acceptaient la baignade du soir plutôt que le théâtre, la sieste sous le chant des cigales plutôt que le salon du Bien-être à la porte de Versailles, la balade familiale en vélo plutôt que le cours de piano.

La collaboration des deux kinésithérapeutes remplissait le cabinet. Trop de patients, la fatigue, le manque de temps de réflexion, le bruit incessant, l'agressivité verbale et auditive marseillaise, et Samuel s'effondra, épuisé, sans force. Sa femme accepta la migration vers l'Ardèche où il voulait retrouver la sérénité, l'euphorie que crée la brise du matin, ruisselant entre les gouttelettes de rosée déposée sur les feuilles de châtaigniers centenaires.

— La pute ! Non elle n'arrive pas à la cheville d'une ouvrière de mon Popol. L'enculée ! oui l'enculée !

Samuel tourna la tête vers les branchages d'où s'échappaient ces vociférations. Il avait reconnu la puissante voix éraillée de Christian, son sauvage coéquipier des pêches à la truite.

— Si je la retrouve, elle va explorer les méandres de la Drobie. T’as pas du rosé Sam ?

Samuel, les bras ballants, les cheveux châtons laissés à la volonté des vents, observa son ami. Il vit la brillance de ses yeux, une perle de tristesse au milieu du visage rouge de colère.

— Et toi qu’est-ce que tu fais là sur ta pierre ? Tu attends un nouveau Messie ? Tu espères pêcher la lune ?

Samuel ressentait une envie profonde de s’effondrer, de se mettre à ce moment dans les puissants biceps de Christian. Cette force que tu puises dans l’autre, cette bienveillance virile que trente ans d’amitié avaient bâtie.

Lorsqu’il était rentré d’Aubenas à 17 heures, un bouquet de fleurs sauvages à la main, Samuel avait découvert sa maison vide. Vide. Pas un bruit. Pas de cri d’enfant. Un effluve d’acajou et d’ambre flottait dans le salon. Le parfum Burberry Brit qu’il offrait à sa femme depuis de nombreuses années.

Rapidement, il s’était rendu compte de l’absence d’objets dans la salle de séjour. Il courut vers leur chambre et trouva des habits épars, la disparition des bijoux et des sacs à main. Mais restaient toutes ses affaires à lui. Dans la chambre d’Alexandre, les tiroirs étaient en partie vidés. Hagard quelques secondes, il avait compris très vite que Chih-Nii, sa compagne, la mère de son fils, avait quitté leur maison colorée.

— Et toi tu n’as rien vu arriver ? Vous vous êtes engueulés ?

Samuel sortit de son mutisme et la tête baissée raconta les derniers jours du couple à Christian. Un épisode d’angoisses trois jours auparavant alors qu’il travaillait à l’hôpital avait déclenché une crise. Chih-Nii avait découvert une petite tache rouge sur la main d’Alexandre, elle avait appelé Samuel en panique, évoquant une maladie liée aux chèvres broutant dans le champ voisin. Malgré les mots rassurants de Samuel, elle avait envoyé par mail une photo de la lésion à sa mère qui lui avait dit d’appliquer une décoction de plantes qu’elle avait laissée quelques mois plus tôt dans leur maison. En pénétrant dans la chambre du bébé le soir, Samuel avait senti une forte odeur incommodante. Il s’était précipité sur le garçon et l’avait lavé à grande eau.

— Je n’aurais jamais dû fermer ma gueule. Tu vois mon Sam, les nanas, ça me connaît. Des peaux blanches comme le cul d’un bébé, des peaux noires comme du charbon, des rousses où t’as l’impression d’être un lapin de garenne. Elles m’ont toutes regardé comme le messie. Et bien ta Chichi...

— Chih-Nii